

MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

**PROJET DES TÉMOIGNAGES DE MILITAIRES DU CANADA ET DE LEURS
FAMILLES**

TRANSCRIPTION DE L'ENTRETIEN

NUMÉRO DE CONTRÔLE DE L'ENTRETIEN: 20240004-002

INTERVIEWÉE: François F. Vigneault

INTERVIEWEUR: Michael Petrou

DATE DE L'ENTRETIEN : 15 janvier 2024

LIEU DE L'ENTREVUE : Ottawa, ON

FORME DE L'ENTREVUE : Caméra vidéo

TRANSCRIT PAR : T. Vennes

Transcription de l'interview numéro 20240004-002

François F. Vigneault

Interviewé le 15 janvier 2024

Michael Petrou (00:01) :

Donc aujourd'hui, c'est le 15 janvier 2024. Moi je m'appelle Michael Petrou, je suis historien au Musée canadien de la guerre et je suis avec François Vigneault, un vétéran de l'armée canadienne et aussi [...]

François F. Vigneault (00:16) :

[...] l'Armée et l'aviation royale canadienne.

Michael Petrou (00:19) :

Oui, je m'excuse. Répétez ça plus fort?

François F. Vigneault (00:21) :

L'aviation royale canadienne.

Michael Petrou (00:23) :

Merci. Et aussi le fils d'un vétéran, le petit fils d'un vétéran et un mari d'une vétérane aussi.

François F. Vigneault (00:31) :

Oui.

Michael Petrou (00:32) :

Alors j'aimerais commencer avec votre grand-père Walter, pouvez-vous parler un peu de lui?

François F. Vigneault (00:39) :

Oui, Walter Vigneault était mon grand-père paternel. Il a été conscrit en août 1918, selon la loi de la conscription à l'époque, et il a été rapporté [...] il s'est rapporté au centre de—il appelle ça le *manning depot* en anglais, pour s'enregistrer, pour faire ses papiers d'enrôlement, son examen médical. Alors, tout a été fait à Québec, la ville de Québec. Et lui, il venait de Natashquan [Québec].

François F. Vigneault (01:11) :

Alors il a fallu qu'il prenne le bateau pour voyager jusque là-bas. Il est allé avec son cousin Nelson Vigneault. Ils étaient deux villages qui ont été appelés pour l'enrôlement. Alors il a passé trois jours, d'après les papiers que j'ai pu trouver sur son document militaire à Québec, façon médicale, d'après les papiers médicaux, il était fait pour le service et que trois jours plus tard, ils l'ont retourné à la maison et dit d'attendre.

François F. Vigneault (01:38) :

Et évidemment, la guerre finit le 11 novembre 1918, il pressentait déjà que la guerre avait fini. Il n'a jamais été appelé pour faire son entraînement à Valcartier. Alors il restait à la maison. Et le

16 novembre, il a reçu un télégramme qui disait de ne plus se rapporter, de rester à la maison et qu'il allait recevoir d'autres ordres pour sa démobilisation. Et dans les documents à son dossier militaire, il a été démobilisé seulement en 1919. Alors, comme on dit, il a jamais porté l'uniforme, mais il a eu—j'ai son carnet de paie que j'ai gardé et d'autres documents originaux que mon père avait gardés. Alors je les ai gardés. Mon père me les a donnés.

François F. Vigneault (02:22) :

Et aussi, 75 ans plus tard, j'avais écrit aux anciens combattants s'ils avaient le droit à une médaille ou autre chose. Ils ont répondu non parce qu'ils avaient jamais été outre-mer, mais ils avaient jamais réclamé son insigne de service. Et son insigne de service, il l'a classé. C'était l'insigne de service parce qu'il était enrôlé, mais qui n'a jamais été outre-mer, alors il recevait la classe C. Classe A, c'était ceux qui étaient portés volontaires qui ont été outre-mer. Alors j'ai son insigne de service 75 ans plus tard que j'avais commandé.

Michael Petrou (02:57) :

Est-ce qu'il a parlé de son service avec votre père? Avec vous?

François F. Vigneault (03:01) :

Non. Seulement avec mon père oui. Il m'en a parlé parce que mon père m'a conté qu'est-ce qu'il savait. Mais pas plus que ça. Moi, quand j'ai connu mon grand-père la dernière fois, il avait 74, alors j'étais jeune. J'avais juste dix ans. Alors j'étais, comme on dit, pas tellement intéressé par le côté militaire encore à ce moment-là. Et alors, j'ai jamais eu la chance. L'avoir su, j'aurais aimé ça avoir une conversation avec lui pour voir comment ça avait été l'examen médical, les autres affaires qu'ils ont faites à Québec pour son enrôlement. Mais jamais eu la chance.

Michael Petrou (03:42) :

Est-ce que votre père? Est-ce qu'il a parlé avec vous au sujet de son père?

François F. Vigneault (03:47) :

Oui, oui. Mon père en avait parlé avec mon grand-père et c'est ça que mon père m'avait conté qu'il avait été avec son cousin Nelson Vigneault, et faire un voyage en bateau aux frais de la reine pour aller à Québec et revenir. Alors, à part ça, j'ai pas beaucoup de détails, vraiment.

François F. Vigneault (04:09) :

Mais [...] excusez. Et aussi, durant la Deuxième Guerre mondiale, on a découvert ça, qu'il avait été volontaire pour le service du guet aérien. Alors lui, il était là aussi pour surveiller s'il y avait des avions allemands qui voleraient au-dessus du territoire canadien à Natashquan ou même observer pour les sous-marins. Alors j'ai découvert—c'est ma mère qui avait découvert ça, dans les années 50, quand elle est allée visiter ses beaux-parents à l'époque, pour elle, et que elle avait découvert qu'il y avait un lien commun entre ma mère et lui, que les deux avaient été du service guet aérien durant la Deuxième Guerre mondiale.

Michael Petrou (04:46) :

Donc il n'avait été pas fâché d'être [...]

François F. Vigneault (04:50) :

Non. Non. Non.

Michael Petrou (04:53) :

Et votre père, il s'est enrôlé aussi?

François F. Vigneault (04:56) :

Oui, mon père, il s'est enrôlé, lui il dit exceptionnellement un âge tardif. Il s'est enrôlé à l'âge de 47 ans. Or, c'est une vocation tardive. C'était son confrère médecin à l'hôpital Saint-Jean qui l'avait dit. Lui, il était dans l'armée de réserve à Montréal [Québec], comme médecin militaire aux Fusiliers Mont-Royal. Il disait ça, les autres régiments cherchaient des médecins militaires, des médecins pour devenir médecin militaire dans les unités de réserve à Montréal.

François F. Vigneault (05:28) :

Et mon père a dit : « On va aller voir de ce que c'est que ça de l'air. » Mais à 47 ans, il pensait jamais qu'il l'aurait pris. Mais ils l'ont enrôlé malgré son âge tardif, parce que comme médecin, c'était tellement rare d'en trouver. Et mon père, comment dire, il a adoré ses huit ans. Évidemment, à 55 ans, il a fallu qu'il quitte parce que c'était l'âge à l'époque, l'âge obligatoire de retraite.

François F. Vigneault (05:57) :

Mais il m'a toujours dit que c'était ses plus belles années. Ces huit ans-là, il a toujours dit qu'il avait regretté de pas avoir fait comme ses confrères à l'Université Laval quand il a fait son cours de médecine en 1950, de s'être enrôlé dans la COTC [Canadian Officers' Training Corps; CÉOC, Corps-écoles des Officiers canadiens] pour faire son cours de médecine payé par l'armée canadienne. Il y a un de ses confrères, colonel Letourneau, qui avait été médecin à l'université, payé par les forces, par l'armée canadienne, et qui est devenu colonel.

François F. Vigneault (06:27) :

Et mon père a toujours regretté de pas avoir fait ça après coup. Et, comme on va dire, ça a été un facteur déclencheur en moi de [...] j'étais ado quand il s'est enrôlé. Alors j'étais dans les cadets de l'armée et ça m'a toujours—quand il m'a parlé de ça, qu'il aurait dû s'enrôler quand il était jeune et tout ça, ça m'a donné le goût de m'enrôler moi-même à un âge très jeune.

Michael Petrou (06:56) :

Et j'aimerais savoir plus de ça. Mais avant, parlez un peu de votre mère?

François F. Vigneault (07:01) :

Ma mère, Céline Lessard, de son nom de naissance. Et ma mère, elle, est née en 32. C'est-à-dire que durant le début de la guerre, elle avait juste sept ans et à la fin de la guerre avait que treize ans. Et ma mère durant la Deuxième Guerre mondiale, elle habitait dans un petit village à Sainte-Élisabeth de Proulx. C'est au nord du lac Saint-Jean, pas loin de Roberval [Québec], pour situer.

François F. Vigneault (07:25) :

Et une journée à ma mère m'a conté, je pense que c'est en 41, il était venu une jeep militaire avec deux officiers de l'aviation qui venaient au village et voir pour recruter des volontaires pour

faire le service du guet aérien. Et ma mère, ses parents se sont enrôlés comme des volontaires, bénévoles pour faire le service du guet aérien, pour surveiller l'espace aérien s'il y avait des avions ennemis qui voleraient. Ou encore s'il y avait des avions canadiens qui volaient aussi, de les identifier, surtout s'il y en a un qui était en panne ou en détresse qui pouvait rapporter.

François F. Vigneault (08:05) :

Et qu'est-ce qui est spécial, c'est que j'ai encore toutes leurs cartes d'identité et certificat de service pour avoir été volontaire. Et le poste, chaque place avait un numéro. Et le poste pour ou ma mère a travaillé, c'était Turcot 681. Pourquoi je m'en souviens? Je pense qu'elle me l'a tellement dit souvent que quand j'étais jeune, que ça m'a toujours resté dans la tête, le nom du poste. Et elle a toujours été fière.

François F. Vigneault (08:32) :

Surtout mon grand-père Jean-Marie Lessard, qui lui-même, jusqu'à sa mort, il avait toujours sa carte d'identité de l'aviation dans son portefeuille. Alors, c'est le côté de ma mère qui m'a donné le goût de l'aviation, de quand je rentrais dans les forces à avoir porté l'uniforme bleu. Dans le temps, quand je suis rentré en 81, c'était encore l'uniforme vert des Forces canadiennes. Les Forces canadiennes avaient été unifiées en 68, alors. Et ma mère, elle a même fait partie d'un livre qui a été fait par le ministère de la Défense sur le rôle des femmes durant la Deuxième Guerre mondiale. Il y a un chapitre sur ma mère, avoir été volontaire pour le service de guets aériens.

Michael Petrou (09:15) :

J'aimerais lire ça. C'est quoi le nom? C'est quoi [...]

François F. Vigneault (09:16) :

Le nom du livre? Je ne m'en souviens pas par cœur, mais je pourrais—j'ai le livre ici.

Michael Petrou (09:22) :

Merci. Parlez-moi un peu plus de l'influence qu'évoque l'héritage militaire de votre famille sur vous et votre décision de s'enrôler.

François F. Vigneault (09:32) :

Comment vous dire. J'ai toujours vu—partir comme [inaudible] expliqué, que ma mère a toujours été fière d'avoir été dans le service du guet aérien durant la Deuxième Guerre mondiale. Et mon père qui s'est enrôlé en 75 comme médecin militaire, j'ai toujours aimé le côté militaire, mais là, en ayant les deux membres de la famille et que mon grand-père était dans l'armée à la Première Guerre mondiale, j'ai toujours été intéressé à rentrer. Et surtout à un jeune âge.

François F. Vigneault (10:12) :

J'ai été dans les cadets de l'armée aussi de 76 à 81 et ça aussi ça a influencé. J'aimais beaucoup faire du tir à la carabine. C'est tous ces facteurs-là et surtout mon—je pourrais dire, c'est mon père côté de m'enrôler jeune parce que lui, il a toujours regretté d'avoir pas enrôlé et ma mère qui était pour l'aviation. Et moi j'ai toujours, je sais pas, des films de guerre que je voyais quand j'étais jeune que c'était plus glorieux, je sais pas trop, l'aviation que l'armée de terre. Alors, c'est mes influences de m'enrôler.

François F. Vigneault (10:53) :

Mais qu'est ce qui était à noter, c'est quand je me suis enrôlé le 31 mars 1981 comme soldat aux Fusiliers Mont-Royal, unité d'infanterie et non dans l'aviation. C'était, comment dire, ma mère a pas voulu signer. Elle a dit : « T'es trop jeune. » Et il y avait son cousin Gaston Bruno, qui avait été en Italie dans Deuxième Guerre mondiale, en Italie et qui avait été blessé là. Quand il est revenu, il n'était plus le même. Et ma mère, là, c'est là que j'ai vu le côté négatif que ma mère a sorti sur le côté militaire à cause de son cousin.

François F. Vigneault (11:36) :

Mais mon père, ma mère pouvait aussi, alors comme j'étais mineure, j'ai été voir mon père. Mon père : « Bah oui. » Il signe ça : « Vas-y. » Qu'est-ce qui est drôle, c'est que mon père a jamais exprimé, dit : « Ah! je suis content. Tu rentres. Oui, oui c'est bon. » [C'était plutôt] : « Oui, oui. Je signe. Vas-y, vas-y! »

François F. Vigneault (11:55) :

Et c'est beaucoup d'années plus tard qu'un caporal qui était l'adjoint médical au quatrième-vingt-douze [sp?], d'où ce que mon père était, que j'avais rencontré par hasard au camp Farnham : « Hey, ton père, il était assez fier quand tu t'étais enrôlé. Il a compté ça tout le monde. » Puis la grosse affaire. « Ah oui, bien. Il m'avait jamais donné [...] » Il m'avait jamais exprimé ça. Alors c'était drôle quand même, même s'il était content. Mais il exprimait pas.

Michael Petrou (12:24) :

Comment avez-vous répondu à votre mère quand elle a expliqué?

François F. Vigneault (12:30) :

J'ai dit : « Man là! » Là, je lui dis : « On n'est pas en temps de guerre, on ne va pas partir outre-mer. C'est juste pour faire de la réserve en attendant que je suis encore aux études. Alors sais pas [...] je pars pas là. » Elle a pas voulu là. Elle, ça l'avait marqué son cousin Bruno qui avait été blessé et qui était pas revenu le même côté mental.

Michael Petrou (12:53) :

Alors, parlez-moi un peu de votre service. Quel était votre rôle? Où avez-vous servi?

François F. Vigneault (12:59) :

J'ai fait 36 ans dans les Forces armées canadiennes. J'ai commencé dans l'armée canadienne, même si mon but était de rentrer pour une unité de l'aviation. Alors quand je suis rentré, le 31 mars 81 au Fusiliers Mont-Montréal, bien l'unité était accessible par le métro parce que j'habitais en ville de Montréal à l'époque, et les unités de la réserve aérienne étaient à St-Hubert. Comme en n'ayant pas d'auto, j'avais calculé que ça me prenait environ presque 2 h pour me rendre à St-Hubert pour les auto[bus].

François F. Vigneault (13:34) :

Alors j'ai pris le côté pratico-pratique. Je vais rentrer dans l'armée. Mon père connaissait le monde aux Fusiliers Mont-Montréal aussi et je connaissais le commandant de l'époque, Guy Gosselin. Alors, c'est pour ça que je suis enrôlé là. C'était à l'été 81 que j'ai fait mon cours de

soldat d'infanterie et en septembre, j'ai reçu mon premier chevron de soldat, pas de soldat de première classe, en tout cas, autrefois, ils appelaient lance-caporal.

François F. Vigneault (14:05) :

Et après ça, en genre avant les fêtes 81, j'étais au cégep. J'ai appliqué pour le programme d'officier de la réserve, d'officier d'infanterie, aux Fusiliers Mont-Québec. J'ai passé le concours. Alors, au printemps 82, à l'âge de 17 ans, j'étais le plus jeune. J'étais élève officier. Alors, j'ai fait le programme de l'été 82, mon cours officier d'infanterie de base—pas d'infanterie, mais d'officier de base pour l'armée à l'été 82 au camp Farnham. J'ai fait ça et j'ai aussi fait d'autres cours durant cet été-là. J'ai été promu sous-lieutenant le 1^{er} août 82. Et là, j'ai été officier au régiment pour adjoint au capitaine d'adjutant. C'était le côté administratif du métier. J'ai fait ça pendant tout l'hiver aux Fusiliers Mont-Québec.

François F. Vigneault (15:12) :

L'été 83, j'ai été au camp Aldershot [Ontario] pour faire mon cours d'officier d'infanterie. Et là, on était six francophones sur 60 Anglais. On était divisé en deux pelotons. Les six francophones ont été mis ensemble dans la même section et j'ai fait tout mon cours en anglais. Mon anglais, c'était de l'anglais de rue de Québec. Je me débrouillais alors. J'ai réussi le cours, mais des fois que je demandais où c'est que j'étais. En exemple, on faisait une attaque de nuit et on devait être en file toutes alignées, marcher dans le bois pour essayer de trouver l'ennemi. Et à partir tant de 100 mètres, il fallait bifurquer vers la gauche pour potentiellement retrouver le camp ennemi.

François F. Vigneault (16:02) :

Et moi j'avais pas compris qu'il fallait à tant de 100 mètres, qu'il fallait tourner. Moi j'avais continué tout droit, j'étais l'extrême droite, alors j'ai pas—il fallait garder le silence. C'était pas de lune, c'était le noir total. Tout à coup, je me rends compte, j'étais tout seul. Où c'est que je suis. Et tout à coup, j'ai entendu les « bangs! boums! » Oh, c'est là-bas. J'ai couru. Je suis arrivé là-bas. L'attaque était finie.

François F. Vigneault (16:26) :

Là, ils étaient en train d'appeler le monde pour voir, s'assurer que tout le monde était. Là, bien essoufflé. J'ai dit : « Oui, présent. » Il y a personne qui avait su que j'étais pas là. Mais ça, c'est un incident sur mon cours. Je n'avais pas compris certaines instructions en anglais. Mais malgré tout, j'ai reçu mon cours. Mais c'était assez plus difficile à faire. Mais comme j'étais jeune, ça a aidé beaucoup. J'étais en forme à l'époque.

François F. Vigneault (16:55) :

Alors j'ai fait ça. Là, j'ai été à l'Université de Sherbrooke en septembre 83. C'est là que j'ai transféré au 52^e compagnie médicale à Sherbrooke. Alors là, j'ai fait mon université. J'ai fait mon baccalauréat en science et en même temps j'ai transféré avec l'unité médicale. J'ai changé de métier pour officier d'administration médicale. J'ai fait ça trois ans que j'étais là-bas. J'ai pas rien de spécial pour faire des cours à Borden [Ontario] pour officier d'administration médicale en l'été 84. Mais à part de ça, j'ai travaillé les autres étés à Farnham pour les étés suivants. Et en septembre 86, j'ai retransféré à la 51^e compagnie médicale à Québec.

François F. Vigneault (17:51) :

Et là, j'avais commencé ma maîtrise à l'Université de Montréal en science. Et j'ai fait ça jusqu'en 90. J'étais dans la réserve de l'armée et j'ai entre temps, j'avais appliqué pour un poste de classe B. Classe B c'était une position de réserve à plein temps prédéterminée alors que j'avais fait signer pour un contrat d'un an aux forces mobiles ou la gestion du personnel.

François F. Vigneault (18:19) :

Et là, c'est là que j'avais découvert les réductions des forces qui se faisaient en 90, les années 90. Là, c'est le temps de transférer dans la force régulière. Et là j'ai appliqué pour pilotes, contrôleurs aériens ou contrôleurs des armements aériens et j'ai au moins un de ces trois métiers-là, sont tous de l'uniforme bleu de l'aviation. Parce que les Forces canadiennes avaient retrouvé les uniformes distincts en 85. Alors j'ai dit : « Bon, là, c'est la chance de pouvoir porter enfin l'uniforme de l'aviation. »

François F. Vigneault (18:53) :

J'ai été accepté en septembre 90 comme officier du contrôle des armements aériens. C'est à dire, c'est pour le NORAD [North American Aerospace Defense Command; CDAAN, Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord]. Alors j'ai transféré là. J'ai été faire mon cours d'officier de base dans la régulière parce que j'étais dans la régulière. Alors il fallait faire leurs cours. J'ai été à Chilliwack sur la côte ouest, en Colombie-Britannique. Le cours dure treize semaines. C'est très intensif, très dur.

François F. Vigneault (19:26) :

Et à la sixième semaine, un vendredi à 4 h, je me casse la jambe droite, le tibia en tombant de la piste à obstacles. Et ça a été quand j'ai été retiré du cours. J'ai été, comment dire, c'est la seule fois où mon père avait intervenu dans ma carrière. Vraiment là, j'avais cassé le tibia. Le médecin militaire là-bas, je dirais pas son nom. Elle a dit : « Oh, il y rien là. » Je l'ai cassé le vendredi. Samedi, je retourne là-bas : « Non, il y a rien là. » Le lundi, je retourne. Il me font un rayon X, enfin. Là, il voit : « Oh c'est cassé. » Mais avec ça, ils ont [dit] : « Quelques semaines de plâtre et après ça de pouvoir faire le cours »—ça, c'est en octobre que j'ai tout cassé la jambe, en octobre 90. Il a dit : « En janvier, tu pourras faire le cours. » Là, ça avait pas de bon sens. J'avais pas le temps de me réentraîner, que la jambe soit [...] il a dit : « Non, non, tu vas le faire. »

François F. Vigneault (20:26) :

Et là, mon père a dit : « Non, ça a pas de bon sens. » Là, cette fois-ci, mon père a téléphoné au médecin militaire. Je sais pas ce qu'il a dit, mais 1 heure après, je me suis fait appeler que j'allais à l'hôpital civil voir un spécialiste, un orthopédiste et après ça, l'orthopédiste civil il a dit : « Non, tu feras rien avant le mois de mars 91. » Alors j'ai pu récupérer, m'entraîner. J'ai refait mon cours en avril 91. Alors comme on dit, j'ai été chanceux que mon père soit à la bonne place et qui est intervenu. Comme je dis, c'est la seule fois de sa carrière qu'il a mis son nez dans ma carrière, mais dans un bon sens. Il m'a aidé. Il était retraité aussi, il faut dire à l'époque, mais il a jamais dit qu'il était retraité quand il les a appelés. Alors c'est ça.

François F. Vigneault (21:26) :

Après ça, j'ai fait mon cours d'officier d'armement aérien à la base de North Bay, dans le nord de l'Ontario. Et le cours était tout en anglais puis évidemment, le NORAD, c'est en anglais.

Alors, comme francophone, j'étais le seul francophone sur le cours. On était dix candidats sur le cours. Un cours de cinq mois. À la dernière semaine, dernier examen pratique, j'ai pas passé. Alors ils m'ont [...] été retirés du cours. Il a fallu que j'attende, changement de métier ou autre.

François F. Vigneault (21:59) :

Et dans ce temps-là, c'est en 1994. Non, excuse, 93. *Anyway*, dans ce temps-là, c'est qu'il n'y avait pas de changement de métier. Il réduisait les forces et l'armement comme j'avais parlé avant. Alors, il a fallu, comment dire [...] il manquait d'officiers sur la base. Et là, ils m'ont envoyé au service du personnel. J'ai travaillé là parce que j'avais l'expérience dans l'administration. Et là, ils ont comme dit, caché, dans les sens de gérants de carrière. Et un nouveau gérant de carrière est arrivé. Il a dit : « Qu'est-ce qu'il fait là, Vigneault? Il a coulé son cours ça fait un an et demi. Il devrait pas [...]. » Alors j'ai reçu un avis de libération quelques mois plus tard.

François F. Vigneault (22:49) :

Et le jour même que j'ai été libéré, j'ai été offert de transférer dans la réserve aérienne à la base de North Bay. Mais entre-temps, quand j'étais sur mon cours de contrôle aérien, j'étais sous-lieutenant parce que je changeais de métier. Il a fallu que je partisse de capitaine de réserve, sous-lieutenant dans la force régulière. Alors j'ai été chanceux. J'ai pu transférer dans la réserve aérienne. J'ai repris mes grades de capitaine et j'ai été officier d'administration médicale. Ils m'ont repris mon ancien métier. Alors j'ai fait ça un an à North Bay.

François F. Vigneault (23:23) :

Après j'ai été transféré comme réserviste à Winnipeg, deux ans. Après ça, deux ans à Ottawa, j'ai travaillé au quartier général du chef d'état-major de la Force aérienne, qu'on appelait à l'époque, qui est l'Aviation royale canadienne maintenant, qui est revenu le terme. Est-ce qu'on peut arrêter une seconde?

Michael Petrou (23:47) :

Oui, oui.

François F. Vigneault (23:52) :

Excusez [bois de l'eau]. En passant, les toilettes sont justes ici si vous avez besoin. Ok.

Michael Petrou (24:10) :

Alors vous avez passé, vous avez servi dehors du Canada, au Soudan? Et aussi en Afghanistan?

François F. Vigneault (24:18) :

Oh oui. Ça, c'est beaucoup plus tard dans ma carrière. Alors j'ai fait [...] quand j'étais à Ottawa en 98-2000, là j'ai réappliqué pour transférer dans la force régulière. Et quand j'étais dans la réserve aérienne, j'avais fait mon cours d'officier d'administration du personnel. Le cas de la régulière comme réserviste. Alors j'ai appliqué pour retransférer comme officier d'administration du personnel et ça a pris plusieurs mois avant que—l'administration des fois est pas rapide dans les forces. Alors j'ai pu transférer en juillet 2000 dans la force régulière.

François F. Vigneault (25:09) :

Alors j'étais déjà capitaine dans la réserve. Ils m'ont laissé mon grade de capitaine avec l'ancienneté, tout. Alors tout ce que j'ai fait, c'était au centre de recrutement, signer un papier pour dire que j'étais enrôlé. Je venais avec ce papier-là, j'ai été au quartier général, au bureau des cartes d'identité. Ils m'ont changé ma carte d'identité pour réserve pour force régulière. Ça a été très simple mon transfère dans régulière.

François F. Vigneault (25:32) :

Et là, de là, j'ai été muté à Trenton [Ontario]. Ils m'ont envoyé au bureau des cadets, la région centrale. J'ai travaillé là un an. Là, le bureau de Trenton a déménagé à Borden [Ontario], alors j'ai déménagé à Borden après ça. Et j'ai, après un an, ils m'ont transféré officier d'administration de l'école technique et de génie aéronautique qui est à Borden. Alors là, j'ai été l'officier d'administration, j'ai fait là trois ans.

François F. Vigneault (26:06) :

Et après ça, j'ai été à l'École des Forces canadiennes de la logistique et de l'administration. J'ai fait ça trois ans là-bas. Alors j'ai été officier des lampes. C'est moi qui s'occupais des examens, de tous les cours d'officiers et de sous-officier d'administration et certains cours de logistique aussi. Alors j'ai fait ça trois ans. Et de là, j'ai été muté à la base au quartier général à Ottawa en 2007.

François F. Vigneault (26:41) :

Or, de 2007 à 2017, j'ai été là dix ans à Ottawa. Et là, j'ai fait différentes tâches administratives une position d'officier d'administration. Rien d'excitant, vraiment. C'était du huit à quatre, du lundi au vendredi. J'ai travaillé dans les bureaux, dans un cubicule à Ottawa. J'ai aussi fait mon cours d'officier postal des Forces canadiennes. C'est un des sous-métiers dans la branche de la logistique. Alors j'ai fait ce cours-là et j'ai été muté au commandement du soutien opérationnel. CANASCOM [sp?] qu'on appelait dans le temps pour tous les soutiens des missions à l'étranger.

François F. Vigneault (27:31) :

Et moi, comme officier postal, je m'occupais de tous les services postaux d'envoyer aux militaires canadiens qui sont déployés outre-mer n'importe où dans le monde. J'étais l'officier responsable de tout ça et la plus grosse tâche était évidemment dans le temps la guerre en Afghanistan. Alors tous les jours, il fallait que je vérifie combien de—c'était pas des sacs de malle, c'était des palettes de malles pour envoyer outre-mer en Afghanistan. Alors je m'assure qu'il y a toujours un roulement du courrier qui se faisait dans les deux sens aussi.

François F. Vigneault (28:06) :

Alors c'est là que j'ai été envoyé en Afghanistan. Mais avant ça, je vais reculer en arrière, j'ai sauté une étape. En 2006, lorsque j'étais à Borden, à l'école de logistique et d'administration des Forces canadiennes, j'ai été déployé six mois au Soudan. Alors, c'était ma première mission. J'étais volontaire pour y aller parce qu'ils cherchaient du monde. Et aussi moi, c'était une occasion enfin de faire au moins une mission, d'avoir été à outre-mer et pas juste dire que j'étais officier des Forces canadiennes qui restaient au Canada, qui a jamais sorti du pays.

François F. Vigneault (28:59) :

Alors j'ai sauté sur l'occasion pour aller au Soudan. C'était officier d'observation militaire des Nations Unies. Alors, c'était une position qui était non armée. On était là comme observateur et non combattant. Et de là, on a fait avant de partir, il a fallu que j'aie fait un cours d'un mois à Kingston [Ontario] pour tout voir le comment se préparer, que c'est quoi le rôle d'un observateur militaire. Alors toutes les facettes du métier jusqu'à c'est quoi le comment survivre à une prise d'otages aussi. Alors on a vu toutes les facettes de se préparer pour pour ça.

François F. Vigneault (29:46) :

Alors en juin 2006, j'ai été envoyé au Soudan. On était six Canadiens qui étaient partis ensemble. On était 35 militaires des Forces canadiennes au Soudan, répartis un peu partout au pays du Soudan. Et moi, on a fait deux semaines d'entraînement sur place à Khartoum, qui était le quartier général du déploiement pour la mission. Alors de là, on m'a envoyé à Djouba, qui est dans le sud du Soudan, qui est maintenant la capitale du Soudan du Sud. Ils m'ont envoyé là.

François F. Vigneault (30:30) :

Quand on est arrivé, moi et un autre Canadien, on a été gardés au quartier général. Ils ont dit : « Vous autres, vous allez pas vous déployer [...] » Moi, je devais aller à Yambio. C'était dans l'extrême ouest du Soudan du Sud. Et il a dit : « Non. » L'officier qui était en charge de tous les observateurs militaires, lieutenant-colonel du Pérou. « Toi, tu parles bien anglais. Tu sais bien écrit en anglais. Tu vas être— tu as été officier d'administration. Tu vas être le G1. » C'est à dire côté gestion du personnel, ressources humaines, si on aime mieux. Alors c'est là que j'ai été plusieurs mois à travailler comme G1. Au début, j'étais l'adjoint. Après ça, l'officier allemand a été déployé. Alors moi j'ai repris le poste comme le G1. Alors j'ai fait ça plusieurs mois.

François F. Vigneault (31:21) :

Et après ça, j'ai demandé d'être sortir de là pour faire un peu de patrouilles ou voir d'autres choses que juste le quartier général du secteur un qu'on appelait Djouba. Alors ils m'ont transféré au détachement Djouba qui était—alors, surtout, on faisait de la démobilisation des soldats de l'armée rebelle. Parce que les soldats de l'armée du Soudan devaient être redéployés vers le Nord, vers Khartoum ou ailleurs. Alors c'était commencé à faire la séparation des forces des deux côtés.

François F. Vigneault (31:58) :

Alors, c'était la partie la plus intéressante de ma mission. Je devais faire les vérifications de libération des anciens militaires rebelles. Je m'en souviens, un soldat qui—avant ça je vais expliquer. On prenait une photo de chacun. J'avais un interprète qui parlait les dialectes locaux et on prenait leurs noms, photographies, tout ça. Là aussi, on s'assurait qu'ils aillent au Bureau de la paye pour avoir leur dernière paye avant de quitter. Et il y avait un civil, qui avait des habits civils.

François F. Vigneault (32:36) :

Et là il dit : « Là, je peux retourner dans mon village. » Je dis « Oui, oui, tu peux retourner à ton village. » Il était tellement heureux qu'il sautait de joie comme un joueur de basketball. C'était phénoménal à la hauteur qu'il sautait que ça—j'ai même demandé : « Est-ce qu'il pouvait

recommencer? » J'ai mis ma caméra sur le mode vidéo et j'ai filmé ça. J'avais jamais vu un sauté de joie comme ça. C'était un moment agréable que j'ai vécu là-bas.

François F. Vigneault (32:59) :

Alors ça, c'était vraiment intéressant. Et aussi, on faisait souvent des patrouilles à l'aéroport parce que chaque fois qu'il y avait des avions qui venaient, commerciale ou militaire, il fallait faire l'inspection, s'assurer qu'il n'y a pas d'armement d'un bord ou de l'autre, coté du gouvernement ou des rebelles. Alors il fallait tout le temps, pas intervenir, mais d'observer et de noter et rapporter à qui de droit.

François F. Vigneault (33:22) :

Et une journée, le 20 octobre 2006, j'ai un officier roumain qui vient me voir, il dit : « François, t'es-tu disponible? Il faut aller faire une patrouille pour aller voir un massacre qu'il y a eu dans un village à l'est de Djouba. » Là, j'avais pas de tâche assignée cette journée-là. J'ai dit : « Ok. » Il dit : « Tu vas aller avec Georges, qui lui il va être le commandant de la patrouille, c'est toi qui vas être le chauffeur et photographe. » Ah, Ok. Mais là, quand il m'a dit qu'il y avait des cadavres, j'ai dit : « Ouh! » À part avoir vu des morts dans les salons mortuaires, je n'avais jamais vu de morts qu'on pourrait dire sur le champ de bataille ou quoi que ce soit.

François F. Vigneault (34:13) :

Et en plus, comme il y avait eu des morts dans un village, alors on avait eu une escorte des soldats de l'armée Bangladesh. Eux, ils étaient armés avec des AK47, RPG [Rocket-propelled grenade], qui est un lance-roquette et même mitrailleuse moyenne. En tout cas, c'était impressionnant d'avoir comme des gardes du corps, on pourrait dire. Parce que comme observateurs militaires, on n'était pas armés.

François F. Vigneault (34:40) :

Alors on va là-bas, on arrive, on arrive au village. Là, sur le bord du chemin, il y avait deux cadavres. En tout cas, là, sur le coup je dis : « Ouf. » Là je me fais dire par des gens du village, ça faisait 24 h qu'il était là, qui avait été retiré du village, qui l'avait mis au bord du chemin sans cérémonie. C'était deux soldats de l'armée rebelle. Et qu'est-ce qu'il m'a fait impressionner en tout cas—là, je suis capable d'en parler, mais il y a plusieurs années, je n'aurais jamais été capable d'en parler. Mais qu'il y avait un des deux avait les yeux ouverts et regardait le ciel. Il voit les mouches qui allaient sur son visage, surtout dans les yeux et qu'il n'avait aucune réaction. Et les odeurs, c'était épouvantable. Ça faisait 24 h que c'était exposé au soleil et là-bas, il faisait chaud, 36 degrés. Alors c'était vraiment <soupir>.

François F. Vigneault (35:43) :

Il a fallu que je prenne des photos-là. Des photos de proche. C'était, comment on pourrait dire, pas agréable, mais je savais que c'était ma job, il fallait que je le fasse. J'avais pas le choix. Mais en dedans de moi-même, là, ça tout prit pour pas que le cœur me lève, comme on dit. Et en tout cas, on a pris les photos, on regarde ça. Il fallait voir aussi qui avait été tiré. En tout cas, on n'a pas déplacé les corps. Mais comme j'ai fait le tour des deux cadavres-là.

François F. Vigneault (36:16) :

Et après ça, j'ai un membre du village qui m'a amené où c'est qu'il y avait eu l'affrontement

entre les deux soldats du gouvernement et les deux rebelles. Et quand je suis arrivé à la place, il y avait une hutte, il y avait des mares de sang et ça faisait 24 h et j'en revenais pas. J'avais jamais pensé à ça, que le sang—il n'y en avait tellement que ça avait pas coagulé, ça avait pas séché. C'était encore liquide. C'était rouge. C'était vraiment, comment dire, irréel pour moi. Moi, je m'attendais que ça serait sec et tout ça.

François F. Vigneault (36:55) :

Et là, j'ai. Ils m'ont présenté, il y avait une veuve d'un des deux rebelles qui était là. Puis que là elle, évidemment j'ai pas pu parler avec elle. Via l'interprète que j'avais. C'était vraiment une situation pénible, voir tout ça. Il voit la veuve que là, elle voyait qu'elle se retrouver tout nu dans la rue, qu'on pourrait dire là.

François F. Vigneault (37:26) :

Avec ça, en tout cas, il m'a fait montrer d'autres parties aussi que ça avait commencé. Et là, tout à coup, on était dans les hautes herbes et tout à coup, je regarde, je vois entre mes deux jambes une grenade, une vraie grenade, une grenade modèle américain, genre ananas, en tout cas *pineapple* qu'il appelle en anglais là. Sur le coup, je dis : « Ok. » Je me suis rappelé de mon cours de préparation comme observateur de ne pas toucher, de reculer à nos pas parce que la grenade même peut être en dessous, camoufler un *booby trap* ou d'autres choses pour—traquenard en français. Question, tu sais la grenade, ça peut faire tirer un autre objet qui peut faire exploser.

François F. Vigneault (38:12) :

Alors là, je recule tranquillement, je retourne sur mes propres pas pour pas [...] Et là, l'officier de liaison de l'armée rebelle, il prend la grenade. Il rejoue avec ça. Je dis : « Que c'est qu'il fait là? » Là, il est en train de—je le voyais qu'il allait comme dévisser la grenade. En tout cas, j'ai jamais couru aussi vite de ma vie. Je pense que j'ai battu le record olympique du 100 mètres. Moi et mon interprète, on est parti-là. Puis la sur le coup, en courant, ça m'a fait rappeler la grenade à 81 à Valcartier, que je pourrais raconter après.

François F. Vigneault (38:50) :

Mais c'était [...] en tout cas, j'avais peur de me faire sauter ou recevoir des grenades ou, en tout cas, des parties de grenade et tout ça. Et là, j'entendais toujours l'explosion. Là, je n'entendais pas. En tout cas, là ils sont revenus, l'officier rebelle et tout ça. En tout cas, je lui ai dit ma façon de penser, que ça avait pas de bon sens. Mais en tout cas, pour eux, c'était aussi simple que d'ouvrir une boîte de *Cracker Jack*. C'était pas, pour eux, c'était normal. Il vivait là-dedans.

François F. Vigneault (39:24) :

Alors après cet incident-là, bien là, il fallait voir les deux autres cadavres qui avaient été ramenés au camp de l'armée du Soudan. On a pris les véhicules, allez là-bas. Et là, quand on est arrivé là-bas, il y avait déjà la fosse. Il y avait deux fosses qui avaient été creusées à l'entrée du camp. Et là, Il a fallu que j'aille voir les deux cadavres qui étaient enveloppés dans des linceuls, comme une momie. Et là, il y avait des journalistes locaux que là il y avait un officier de l'armée du gouvernement qui avait montré les vêtements tout ensanglantés, tout ça.

François F. Vigneault (40:04) :

En tout cas, là, quand j'étais là, j'ai senti que c'était pas agréable tout ça. Mais en tout cas, je me suis retenu comme on dit. J'ai pas dit un mot, mais en dedans de moi-même, j'étais. J'ai trouvé ça. Pas facile à voir tout ça. Et après ça, il a fallu retourner au village parce que là, il y avait un cinquième mort qui était un homme de 85 ans qui était à la mauvaise place au mauvais moment. Il a reçu une balle, il s'est fait tuer. Et là, il fallait prendre des photos aussi, du cadavre et tout ça. Il était dans la hutte familiale, c'était vraiment pas agréable.

François F. Vigneault (40:46) :

En tout cas, ça a fini dans l'après-midi. On est retourné au camp. Toutes les photos qui ont été mises dans le rapport et on a fait un rapport de l'incident, tout ça. Mais pour dire ça, cette journée-là, ça a changé ma vie. J'ai, comment dire, je n'étais plus le même. J'ai été souffert de l'anxiété, un PTSD [Post-Traumatic Stress Syndrome; SSPT, syndrome de stress post-traumatique], que le lendemain de cet incident-là, j'étais retourné au quartier général.

François F. Vigneault (41:22) :

Ils m'ont demandé de—il y avait une personne des droits de l'homme, de l'ONU étaient venus pour voir l'incident, tout ça. Là, quand il m'a demandé ça, j'ai figé. Je suis devenu blanc. En tout cas, j'avais la sueur. Là, j'étais comme un chevreuil qui a une *flashlight* dans la face, je bougeais plus. Là, il y a un officier allemand qui était là. Il a dit : « Non, non. François, reste là, là, je vais le montrer c'est où la place. Toi, tu restes ici, tu bouges pas. »

François F. Vigneault (41:54) :

Et après ça, ils m'ont dit : « T'es mieux de te faire examiner quand tu vas revenir au pays. » Il me restait un mois avant mon rapatriement, finir mon six mois. Alors les derniers derniers mois, j'ai fait juste des patrouilles à l'aéroport ou des mobilisations, c'est tout. Plus de patrouilles où c'est qu'il y avait des morts ou des cadavres, ou d'autres choses. Mais on peut dire qu'après ça, ça a été long, des cauchemars pendant des années.

Michael Petrou (42:22) :

Avez-vous reçu d'aide psychologique par exemple? Avez-vous reçu assistance?

François F. Vigneault (42:31) :

Oui. C'est pas là-bas, au Soudan, non. Parce que j'étais dans un—on n'a pas de support médical, vraiment dans le sens psychiatrique ou d'autres choses tout ça, les Canadiens. C'était l'armée Bangladesh qui fournissait les services médicaux. Mais j'avais parlé au colonel Thompson, qui était en charge du contingent canadien au Soudan, qui m'avait dit : « Quand tu vas arriver au pays, la première chose, c'est de contacter l'hôpital militaire pour te faire examiner tout ça, là. » Alors, quand j'ai été revenu à Borden, là, c'est là que j'ai parlé de ça.

François F. Vigneault (43:10) :

Mais, comment dire, mon orgueil faisait que j'ai pas parlé de mes cauchemars, j'ai pas parlé d'autres choses. Alors pendant trois ans, j'ai gardé ça en dedans de moi-même. Parce que j'avais toujours la fameuse peur de me faire libérer des forces. Oh tout ça alors, ça l'a été dure.

François F. Vigneault (43:36) :

Et quand j'ai été à Ottawa [Ontario], c'est là qu'ils m'ont, en janvier 2009, c'est là que j'ai été en Afghanistan. J'ai été officier postal là, c'est là que j'allais faire l'inspection du bureau de poste militaire au camp Mirage et à Kandahar, en Afghanistan. Et j'avais parlé plusieurs fois avec le sergent ou l'adjudant du bureau de poste qui était en Afghanistan, qui me contait des histoires de guerre et d'horreur que ouais, c'était pas évident.

François F. Vigneault (44:16) :

Alors quand je suis allé là-bas, ça a été tranquille dans le sens que il n'y a pas eu d'attaques aux roquettes par les talibans sur le camp à Kandahar. Mais je me sentais trop sur ma crainte. Et là-bas, j'étais armé. J'avais un pistolet, un *Browning* 9mm. Alors c'était mon arme de protection. Anyway, [je] l'avait toujours sur le camp. Tous les militaires canadiens étaient toujours armés. Alors ça faisait très différent au Soudan que j'étais non armé.

François F. Vigneault (44:53) :

Mais quand je suis revenu le lendemain de la visite de deux semaines en Afghanistan, l'officier en charge des services postaux des Forces canadiennes me demande : « Puis, comment ça l'a été? Blablabla. Pas de problème. » Là, je sais pas si le mot déclencheur ou quoi, mais le fait est que j'ai parti en panique. J'ai parti à brailler. Là, <soupir> je n'étais plus capable de garder ce que j'avais accumulé depuis le Soudan et avec l'expérience en Afghanistan. Je n'étais plus là.

François F. Vigneault (45:35) :

L'officier en charge, il a appelé ma femme, venir me chercher. Là il me dit de retourner le lendemain matin à l'hôpital militaire à Ottawa pour me faire voir. Et quand je suis retourné le lendemain, il était vers 9 h, 9 h 30. Je m'en souviendrai toujours. La commis, la civile, elle dit : « La parade est malade, ça finit à 8 h. Vous êtes en retard. » Là, j'ai pété une *fuze*. Là, je donne un coup de pied sur le comptoir. Et là, il y a un caporal adjoint médical qui m'a pogné par le collet. Elle m'a rentrée dans les bureaux, m'a fait calmer et, en tout cas, je n'étais plus [...] Puis là, le médecin militaire est venu me voir et tout ça. Et à partir de là, ouais, ça a changé énormément ma vie. Ma carrière militaire, je savais qu'elle partait ou quoi.

François F. Vigneault (46:38) :

J'ai été traité. J'ai vu un psychiatre, psychologue. J'étais suivi au début à la semaine par un psychologue. Tout ça. Ils m'ont déclaré que j'étais vraiment, je souffrais d'anxiété et le PTSD. Mais il disait que c'était vraiment l'anxiété. Mais j'étais très proche par rapport à la définition officielle de PTSD. Mais en tout cas, pour les anciens combattants, ça a été reconnu aussi que c'est dû service. Alors j'ai été, comment dire, pour quand j'ai été libéré, les Anciens combattants ont repris le relais.

François F. Vigneault (47:25) :

Mais pour le temps que j'étais comme militaire, alors j'ai été là plusieurs années malgré tout. Au début, je travaillais une journée par semaine, deux journées par semaine. Monter, remonter tranquillement, faire des tâches pour revenir à la fin à plein temps. Et quand j'ai pu revenir à plein temps, là j'ai été déclaré par les services médicaux des Forces canadiennes que j'étais inapte au service pour être déployé. Que je pouvais put être déployé et en étant plus déployée, je rencontrais plus l'universalité de service. Alors avec ça, ça fait que j'ai, comme on dit, préparé à

faire libérer. Et en étant déclaré inapte au déploiement, il offrait une rétention de trois ans après que j'ai été reconnu.

François F. Vigneault (48:22) :

Alors j'ai fait trois ans de rétention, des trois ans supplémentaires, travailler au commandement du personnel militaire que j'ai adoré cet emploi-là. Je m'occupais le programme des sentinelles au monument aux morts au mois de novembre. Tout un programme pour ça. Et aussi d'autres connaissances qui se faisaient au Parlement au cours de l'année. Alors j'ai fait un trois ans et le 1^{er} août 2017, après 36 ans dans les Forces canadiennes, j'ai été libéré. J'ai été libéré au grade de capitaine que j'ai [...] ouais.

Michael Petrou (49:00) :

Parlez-moi un peu de cette transition. Comment vous êtes-vous senti d'être un civil à nouveau?

François F. Vigneault (49:06) :

Que ça a été, la partie le plus dure pour moi, c'était, comment dire, du jour au lendemain, je ne porte plus l'uniforme. Quand je l'ai porté, je l'ai fait dans les cadets quand j'étais jeune, de douze ans à seize ans, après ça, dans le seize ans jusqu'à 53 ans. C'était dur de accrocher mon uniforme dans le garde-robe. Et c'était comment dire, là j'ai appliqué pour les emplois pour la fonction publique fédérale sur le programme de—parce que moi j'ai été libéré médicalement sous l'item 3B, qu'on appel pour l'administration militaire, due au service.

François F. Vigneault (49:52) :

Alors j'avais la priorité statutaire pour trouver un emploi dans la fonction publique fédérale. Ce niveau-là, c'est le niveau maximum, le top. Alors même, je passais avant les employés fédéraux qui perdaient leur emploi à cause de coupures dans les postes. Mais malgré tout ça, ça a été très dur parce que ça a pris 20 mois avant que je puisse avoir un emploi. Et entre temps, j'ai fait des traitements santé mentale à l'hôpital Royal, payé par les Anciens combattants.

François F. Vigneault (50:28) :

Alors j'ai fait un traitement intensif de plusieurs mois et que ça a énormément fait du bien. Maintenant, je peux en parler parce qu'avant ça, j'aurais à peine commencé parler deux sur le Soudan. Je serais prêt à brailler, j'aurais pas été capable de parler, de qu'est-ce que je vous ai conté. C'était, comment dire, j'ai été—pas chanceux, mais je veux dire dans le sens, que j'ai pu avoir un très bon soutien par les forces et après ça par les Anciens combattants.

François F. Vigneault (51:03) :

Alors, tout me rétablir et j'ai pu trouver un emploi dans la fonction publique fédérale. Ça a été assez long parce que les postes souvent, même si le poste était offert avant à des personnes comme moi, avant les fonctionnaires à l'interne, il y avait toujours la prérogative des gestionnaires de faire un test écrit, d'entrevue formelle, et autre chose. Alors chaque fois que je voyais des fois [sp?] je disais : « Ouais, Ok, ils ont déjà quelqu'un en tête. » Ils font le jeu, mais j'aurais pas l'emploi, je le sentais.

François F. Vigneault (51:45) :

Et le jour que j'ai appliqué pour un poste, j'avais appliqué pour un poste de AE5, la madame la

directrice m'appelle et dit : « Ouais, tu as appliqué pour le poste, tu rencontres les critères, mais on a un autre poste qui est pas annoncé qu'on voudrait plutôt te placer. Ce serait G1 gestion du personnel militaire. » Et comme j'ai toujours fait ça en très grande partie de ma carrière, je lui ai dit : « Bien oui, ça m'intéresse. Là, il y a tu une entrevue, il y a tu un test écrit? » Elle dit : « Non, non, non, c'est juste informel. On veut juste que tu rencontres le colonel. Il veut juste être assuré que tu vas aimer la job, tout ça. » J'ai été là-bas. Après avoir parlé dix-quinze minutes, ils ont dit: « Oui, oui. Tu as la job. »

François F. Vigneault (52:24) :

En tout cas, j'en revenais pas. Ça c'est en avril 2019 que j'ai pu. Là, je suis maintenant fonctionnaire au ministère de la Défense. Alors la grosse différence, c'est qu'à chaque matin, il faut que je pense qu'est-ce que je vais porter. Qui avant, quand j'étais militaire, bien c'était l'uniforme, c'était tout. C'est pas compliqué. Alors à chaque fois, le matin, je passe par l'inspection par ma femme pour m'assurer que le haut, le bas, les bas, les souliers, ça marche.

François F. Vigneault (52:53) :

Et au travail, les militaires comprennent qu'est-ce que j'ai passé quand j'ai encore un peu ma carrière là. Je suis très bien—comprendre mes conditions médicales. J'ai des limites, je le sais, mais ils le savent aussi. Alors je suis très—Je suis dans un milieu à l'aise pour travailler.

Michael Petrou (53:26) :

Les choses que vous avez appris pendant votre service militaire. Est-ce qu'il vous aide dans votre carrière civile?

François F. Vigneault (53:40) :

Oui, parce que je sais—tout ce qui [est] d'arriver à l'heure, faire mon emploi, de respecter les hiérarchies militaires, évidemment, du côté civil de la fonction publique fédérale. [...] Et, comment dire, je suis à l'aise dans le milieu, je connais le jargon, alors j'aurais bien de la misère à avoir été travaillé dans une compagnie privée. Alors, je suis chanceux de pouvoir rester dans le milieu que je connais.

François F. Vigneault (54:15) :

Mais, comment dire, le militaire m'a donné beaucoup de choses, comme comment travailler en équipe. Leadership. J'ai une période de ma carrière, j'avais presque 400 personnes en dessous de moi. Alors c'est pour ça que je suis habitué à avoir à gérer du personnel, m'occuper des cas problèmes, etc. Alors j'ai comment dire, c'est vraiment un militaire que j'aurais jamais appris ça dans le civil. J'aurai travaillé dans une compagnie privée, j'aurais pas <rire> [...]

Michael Petrou (54:50) :

Il y a une transition émotionnelle aussi [...]

François F. Vigneault (54:52) :

Oh oui, oui, oui.

Michael Petrou (54:53) :

[...] d'être soldat et de devenir civil.

François F. Vigneault (54:57) :
Oui.

Michael Petrou (54:58) :
Expliquez ça un peu.

François F. Vigneault (54:59) :
C'est dans le sens que là, je suis habituée à dire : « Yes sir! No sir! Oui, monsieur, Non, Monsieur. » Et la faire, comment dire, l'habillement, m'assurer que tout est propre, que je suis habillé proprement, tout ça. En uniforme, je suis habitué, il faut porter ça. Et dans le civil, pour moi, ça me reflète dans mon moi même que j'aurai pas là en pantalon troué. Je suis rasé tous les matins, en tout cas. J'ai peut-être une habitude militaire depuis longtemps. Je suis fier de ma personne et non d'être—et aussi de considérer tout le monde au travail ou même dans le public. Chacun a un emploi. Comment dire, tout le monde est important, qu'il soit inférieur ou supérieur en hiérarchie, c'est tout le monde qui est important.

François F. Vigneault (55:59) :
Or, et je sais que c'était dur dans le civil, au début, comme travailler comme fonctionnaire. Je parlais avec les militaires : « Colonel. Capitaine. » Là il dit : « Non, non. Là tu es civil, François, tu n'es plus militaire. Moi, mon prénom c'est Albert ou c'est Denis » ou d'autres choses. Ça a été un début un petit peu [...] une transition avec *dealer* avec les militaires que j'étais plus civil.

François F. Vigneault (56:26) :
Mais pour bien des militaires, j'étais capitaine. Mais capitaine, c'est un grade d'officier, Ok. Mais pour maintenant, ou c'est que je travaille, je suis la mémoire coopératif tout le côté ressourcement militaire, la connaissance et tout ça. Alors c'est vraiment autant qu'un major général vient me voir pour des affaires et qu'un sergent. La transition, moi j'ai été chanceux d'avoir travaillé dans encore dans le milieu militaire comme civil, mais la transition a été pas pénible.

François F. Vigneault (57:05) :
Vraiment. La seule chose que j'ai trouvé pénible, c'était mes 20 mois comme civil, plein temps, à la retraite entre les deux, entre la retraite et la force régulière et pogner l'emploi de la fonction publique. C'est 20 mois-là, ils ont été longs parce que là je me sentais : où c'est que je m'en vais, qu'est-ce que je vais faire? Alors ces c'est 20 mois-là qui ont été les plus durs, moi je trouve.

Michael Petrou (57:26) :
Est-ce qu'il y a des choses qui vous ont manquées?

François F. Vigneault (57:31) :
D'avoir quitté les forces?

Michael Petrou (57:32) :
Oui.

François F. Vigneault (57:32) :

Oui. Une chose, c'est peut-être drôle à dire, c'est moi je suis rentré à seize ans. Alors techniquement, dans les Forces canadiennes, on a la décoration des Forces canadiennes qui est cette médaille-ci [pointe sa médaille]. Or, après deux ans de service, et chaque barrette, représente dix ans de service. Moi, mon but, c'était d'avoir mes trois barrettes, avec 42 ans de service. Et là, le 42 ans, je l'aurais fait à l'âge de 58 ans.

François F. Vigneault (57:58) :

Et comme les forces, l'âge obligatoire est de 60 ans, j'ai dit : « Ah, j'aurais la chance de l'avoir et de le porter aussi. » Alors moi c'était mon but d'avoir [...] et là, avoir été libéré médical après 36 ans, ça, ça m'a fait mal. C'était le seul regret dans le sens que—mais j'ai accepté ça. Sur le coup, c'était pas facile, mais avec le temps maintenant, j'ai accepté. Je comprends maintenant que je ne peux plus continuer dans les forces, hélas, mais [...]

Michael Petrou (58:34) :

Oui, je comprends. Mais est-ce qu'il y a des choses qui vous ont manqué au sens de [...]

François F. Vigneault (58:42) :

Oh! Toutes les affaires de camaraderie aussi. Les déploiements, je peux pas en faire. Bien des choses [...] Mais, c'est pas vraiment—parce que là je travaille comme civil, au ministère de la Défense. J'ai retrouvé le milieu que je connais. C'est peut-être un milieu qui est l'état-major dans un quartier général, et pas sur une base ou outremer. Mais au moins je suis dans le milieu que je connais et que je suis à l'aise. Non, juste le fait de ne plus porter l'uniforme. C'est peut-être mon plus gros regret.

Michael Petrou (59:29) :

Est-ce que vous restez en contact avec vos anciens camarades?

François F. Vigneault (59:33) :

Oh oui, plusieurs. Il y en a plusieurs qui sont devenus comme moi, des employés civils à la Défense. J'en ai d'autres qui sont retraités à plein temps à vrai dire. Et on se rencontre encore. J'ai plusieurs amis ici, à Ottawa ou à Gatineau, qu'on se revoit. Il y a une grosse communauté d'anciens militaires dans la région de la capitale nationale.

Michael Petrou (59:54) :

Est-ce qu'il y a des réunions ou des choses comme ça?

François F. Vigneault (59:56) :

Oh, des fois, on a des soupers soit intimes de petits groupes ou, des fois, je vais comme des soupers militaires, comme la branche du génie militaire, parce qu'où c'est que je travaille, c'est toutes des ingénieurs, moi, où je travaille. Je suis au sous-ministre adjoint Infrastructure et environnement. Alors c'est beaucoup de génie militaire. Alors quand il y a des soupers, j'y vais, tout ça. Et même ma femme, qui est ancienne militaire, elle aussi était [...] on est allés au souper au mois de novembre du génie militaire des forces là.

Michael Petrou (01:00:36) :
Es-tu un membre de la Légion?

François F. Vigneault (01:00:38) :
La Légion? Oui, j'étais membre aussi la Légion. Et j'ai pas renouvelé depuis Covid. Mais je voudrais reprendre ça. Oui.

Michael Petrou (01:00:47) :
Pourquoi, qu'est-ce que vous aimez?

François F. Vigneault (01:00:47) :
C'est encore, comme ici à Orléans, moi j'habite à—la Légion, beaucoup d'ancien militaire et il y aussi ça fait une façon de retrouver d'autres personnes que j'ai pas perdu contact depuis des années qui était intéressant à revoir, des anciens militaires et conter nos histoires de guerre ou qu'est-ce qu'on fait maintenant et tout ça. Plusieurs que je serais que heureux de les retrouver.

Michael Petrou (01:01:14) :
C'est une question un peu philosophique. Comment pensez-vous que votre service a façonné qui vous êtes? Votre personnalité et votre point de vue? N'importe quoi?

François F. Vigneault (01:01:26) :
Ah maudit! Je pense que si j'aurais pas été dans les forces, j'aurais été encore une personne timide. Et il passait des défis que j'aurais jamais osé penser de faire. Que j'ai eu la chance, dans les forces, j'ai pu faire. Et aussi développer mon leadership que j'aurais jamais put faire ça dans le civil. Alors il y a vrai dire, et il y a aussi tout le côté de discipline personnelle, de toujours être à l'heure, de respecter les hiérarchies tant civiles ou militaires. Il y a toujours un patron, il y a toujours du monde en dessous, il y a du monde au même niveau.

François F. Vigneault (01:02:20) :
Alors le militaire m'a fait apprendre ça que—et de respecter tout le monde, que la personne soit en bas de l'échelle ou en haut de l'échelle, tout le monde a une importance. C'est pas que je pense pas dans le civil—comment je pourrais dire, j'ai jamais travaillé dans le civil, à part comme emballer chez Steinberg il y a très longtemps, quand j'étais très jeune. Mais à part ça non, tu sais. Mais je peux dire que c'est un milieu de vie que j'aurais jamais trouvé dans le civil, ça, c'est certain.

Michael Petrou (01:02:55) :
Répétez?

François F. Vigneault (01:02:55) :
C'est un milieu de vie que j'aurais jamais trouvé avoir été juste civil. J'aurais jamais toute connu la camaraderie, le groupe d'appartenance et tout ça.

Michael Petrou (01:03:09) :
Donc cette question est un peu similaire. Peut-être, mais lorsque vous réfléchissez à votre identité, qui vous êtes. Dans quelle mesure est-il important d'être un vétéran ou non?

François F. Vigneault (01:03:24) :
Pour moi [...]

Michael Petrou (01:03:25) :
Pour vous personnellement,

François F. Vigneault (01:03:26) :
Comme d'être vétéran?

Michael Petrou (01:03:28) :
Oui.

François F. Vigneault (01:03:29) :
Moi, c'est, comment dire, quand j'étais très jeune, je m'en souviens dans le temps, avant le 11 novembre, ils vendaient des coquelicots. Et souvent, c'était des vrais vétérans de la Deuxième Guerre, encore dans ce temps-là, quand j'étais jeune. Et c'est là, mon père m'a expliqué que lui, c'est un vétéran. Lui, il a été à la guerre et tout ça. J'ai toujours respecté les vétérans parce que souvent il y en a qui ont vu des histoires d'horreur que quand j'étais jeune, je ne comprenais pas. Mais mon père, ils portaient l'importance sur ça.

François F. Vigneault (01:04:05) :
Et que pour moi, un vétéran, c'est ça, je suis fier d'avoir servi mon pays. J'ai fait 36 ans et comment dire, j'ai même sur mon auto, j'ai mes plaques personnalisées avec le logo de vétérans. Alors je suis fier de dire que j'ai été vétéran et je ne me gêne pas pour le dire. Et même si j'ai eu des mauvais moments ou des très bons moments aussi, que pour moi, je suis, comment dire, c'est une affaire très important pour moi de dire au monde que évidemment, quand c'est le temps, j'en parle. Mais j'ai une très grande fierté d'avoir été vétéran. Et j'en parle avec mes neveux et nièces, qu'est-ce que j'ai fait. Tout ça aussi. C'est pas [...]

Michael Petrou (01:05:13) :
Parlez-moi un peu plus des jours de Souvenir. Comment passez-vous ce jour?

François F. Vigneault (01:05:21) :
Les?

Michael Petrou (01:05:21) :
Les jours du Souvenir?

François F. Vigneault (01:05:22) :
Oh, le jour du Souvenir. Pour moi, c'est, comment dire, c'est important de—personnellement, j'y vais à chaque année, soit au cénotaphe ici à Ottawa ou au cimetière militaire Beachwood. C'est important de se rappeler que du monde a été outremer ou même au Canada, juste la défense du pays comme à la Deuxième Guerre mondiale. Qu'il faut se souvenir de tous ces mondes-là. Et surtout les gens qui ne sont pas revenus, qui ont été morts au combat. Ou d'autres qui sont revenus, mais qui ne sont pas revenus complètement comme avant, avant la guerre.

François F. Vigneault (01:06:05) :

Alors moi, pour moi, je vais penser aux sacrifices que le monde ont faites. Je pense comme dans ma famille, mon grand-père, le grand-père de ma femme qui a été le RCD [Royal Canadian Dragoons] à la Première Guerre mondiale, qui a tout fait la guerre et qui a survécu. Et mon père a été dans les cadets de l'armée durant la Deuxième Guerre mondiale parce que tous les gars et les garçons au séminaire à Rimouski étaient obligatoires être dans les cadets. Ah non, moi, le 11 novembre, c'est une question important pour moi d'y aller et de remémorer. Tout le monde a été—les vétérans et tout ça. Et aussi penser à ceux qui ne sont pas revenus, ça aussi.

Michael Petrou (01:06:59) :

Est-ce que c'est un jour triste pour vous ou heureux, quoi?

François F. Vigneault (01:07:02) :

C'est triste de savoir que certaines personnes que, de loin, comme un cousin de mon père était dans le *Royal Rifles of Canada*. Il était à Hong Kong. Il a été tué le 23 décembre 41 et, pour moi, Je pense à lui. Soldat Laureat Vigneault, alors. Mais c'est triste, mais c'est aussi une question de fierté de voir ceux qui sont encore là, les vétérans vivants. Alors, c'est con à dire, pas un moment de joyeux, super joyeux, ni super triste dépendant. Mais c'est un moment sérieux de se rappeler. Pour moi, c'est comme ça que je le vois.

Michael Petrou (01:07:58) :

Pensez-vous que les vétérans ont un rôle différent ou peut être sont traités différemment au Québec que dans le reste du Canada?

François F. Vigneault (01:08:11) :

Oui, parce que moi, je suis née à Montréal et je m'en souviens que en fait, pour le 11 novembre à Montréal, c'était pas, comment dire, il manquait de quoi chaque fois que. Et beaucoup de pas reconnus dans les écoles. Je m'en souviens, à l'école secondaire, on en parlait pas. Le seul temps qu'on en parlait, moi c'est dans les cadets. C'est là que [...], mais à part de ça-là, il y a un manque de fierté ou manque de [...] C'est parce que c'est côté fédéral et l'éducation, c'est provincial. Il ne faut pas parler du fédéral, alors il y a une grosse affaire de—moi, je regarde quand j'étais jeune, je vois cet aspect-là.

François F. Vigneault (01:08:57) :

Mais aussi l'aspect politique, la conscription à la Première Guerre mondiale, la conscription à la Deuxième Guerre mondiale. La Deuxième Guerre était très différente par rapport à la Première Guerre. Mais c'est toute une perception que sur le cours d'histoire, je m'en souviens au secondaire, à Montréal, « Ah bien-là, la conscription, blablabla! » Puis tout ça. Mais on parlait pas de tous les ceux qui étaient volontaires. Il y avait beaucoup de Canadiens français qui ont été volontaires. Et là, ça n'en parle pas assez. Moi je trouve ça déplorable de voir ça.

François F. Vigneault (01:09:30) :

Parce que quand j'ai rentré aux Fusiliers Mont-Royal, il y avait beaucoup de vétérans de la Deuxième Guerre aux Fusiliers Mont-Royal. Et quand je suis rentré en 81, ces gens-là, les vétérans étaient dans la soixantaine. Ils travaillaient encore. Et j'en parlais avec plusieurs que eux ils étaient volontaires. Ils trouvaient ça dur de toujours associer la guerre avec des conscrits.

François F. Vigneault (01:09:55) :

Alors tu sais, on parle, en tout cas, je trouve qu'au Québec c'est très différent. Tandis qu'ici, en Ontario et aux États-Unis, quand je voyage et tout ça, « Ah, un vétéran. *Oh yeah! Ok!* » <Sifflement, signe de passé> C'est très, très reconnu, beaucoup plus. Alors, moi, je trouve que c'est ça qui me manque au Québec.

François F. Vigneault (01:10:16) :

Mais j'étais, je ne sais pas en quelle année qu'ils avaient fait ça, qu'au Québec ils avaient mis une plaque de vétéran avec le coquelicot au début et après ça, ils ont fait une plaque un peu plus stylisée après ça. Mais quand il a sorti la plaque avec le coquelicot pour les vétérans au Québec, j'avais payé ça pour mon père. J'avais tout fait la paperasse pour lui. Il était tout fier de mettre sur son auto, avec le coquelicot, pour dire qu'il était vétéran. Mais c'est un incident spécial familial. Mais non, je sais que c'est très, très différent entre Ontario-Québec. C'est le jour et la nuit.

Michael Petrou (01:10:54) :

Est-ce que ça vous dérange?

François F. Vigneault (01:10:56) :

Ça me dérange, oui. Mais ça m'a toujours dérangé les histoires de guerre politique entre le fédéral et le Québec. Alors, associé les militaires, c'est tout le temps fédéral. Alors, c'est pour ça que ça me fatigue moi. Mais là, je pourrai pas rien changer.

Michael Petrou (01:11:20) :

J'ai une question sur l'Afghanistan. Nous parlons en 2024.

François F. Vigneault (01:11:25) :

Oui.

Michael Petrou (01:11:25) :

Ça fait presque trois ans que les talibans ont reconquis l'Afghanistan.

François F. Vigneault (01:11:34) :

Oui.

Michael Petrou (01:11:35) :

Comment vous êtes-vous senti pendant ces jours?

François F. Vigneault (01:11:44) :

J'ai trouvé ça terrible d'avoir contribué pour les Forces canadiennes en général, les autres pays alliés, pour arriver à un retour des talibans comme ça. Je trouve ça terrible. Mais, je trouve ça triste aussi de voir ça que ça a été, que c'est arrivé si vite que ça le retour des talibans. Mais, donc moi j'ai juste vécu deux semaines en Afghanistan. J'ai pas sortie du camp. Alors, ça m'a au moins affecté dans un sens, parce que j'ai pas vécu comme d'autres qui ont fait tous les armes de combats, qui ont été en patrouille, qui sont allés dans les zones en dehors du camp de Kandahar

ou Kaboul avant. Alors moi je trouve ça triste de voir que ce qui s'est passé, surtout la centaine de Canadiens qui sont morts. C'est triste à penser à ça.

Michael Petrou (01:13:00) :

Est-ce qu'il y a—je comprends que vous étiez là pendant deux semaines. Est-ce que ce temps, les deux semaines, est-ce que c'est important pour vous, dans votre cœur, votre tête, est-ce que c'est [...]?

François F. Vigneault (01:13:18) :

Oui. Pour moi, avoir été dans une zone de guerre, d'avoir été en Afghanistan. C'est sentir que j'ai fait une petite contribution à mon niveau pour la participation canadienne, tout ça. Et non, je suis toujours fier de j'ai été là dans le temps, en 2009. Mais, non, c'est ça.

Michael Petrou (01:13:58) :

Est-ce qu'il y a?

François F. Vigneault (01:14:10) :

Je peux prendre un [signe de time-out]?

Michael Petrou (01:14:12) :

Est-ce qu'il a quelque chose que vous jugez important dont nous n'avons pas discuté sur votre service? Les effets de votre service sur votre vie? N'importe quoi. Est-ce qu'il y a quelque chose que vous souhaitez ajouter?

François F. Vigneault (01:14:28) :

Oh, bien ce serait côté personnel par rapport avec ma femme?

Michael Petrou (01:14:33) :

Oui, s'il vous plaît.

François F. Vigneault (01:14:34) :

Parce que, comment dire, j'ai ma femme Peggy, on s'est connus il y a très longtemps via nos pères parce que son père était lieutenant-colonel d'ingénieur au *Three Field Engineer* à Montréal, et mon père était médecin militaire au Quatrième 22 [sp?]. Dans des soupers ou des rencontres d'exercices militaires à Montréal, nos parents, nos pères sont devenus bons amis. Et c'est via nos pères que moi et Peggy, on s'est connus. Alors c'est pour moi, c'est une autre partie militaire qui a fait que j'ai rencontré ma femme, tout ça. C'est à cause du militaire que j'ai rencontré ma femme.

Michael Petrou (01:15:21) :

Parlez-moi un peu de ça. Qu'est-ce qui s'est passé?

François F. Vigneault (01:15:26) :

Bon, au début, comme je disais, j'étais bien gêné tout ça, alors j'ai rencontré Peggy. Elle a sorti quelques fois avec elle, mais quand j'ai transféré—elle était dans la réserve, les deux. Et quand j'ai transféré dans la régulière, là je suis parti dans l'Ouest canadien, là j'ai perdu contact avec

Peggy pendant des années et après ça, on s'est retrouvé quelques fois comme ça, d'occasion, mais c'était pas rien de sérieux encore. C'est plus récemment—récemment, oui, 2014 parce que j'étais marié avec une autre personne avant notre femme et là, en tout cas, elle est partie.

François F. Vigneault (01:16:12) :

Et j'ai retrouvé Peggy. J'avais toujours un, comment dire, j'ai toujours aimé Peggy, mais j'étais trop gêné. Aussi, je voulais pas la déranger dans sa carrière militaire et civil. Elle était réserviste aussi. Et en tout cas, j'étais trop gêné. C'est bête à dire, mais en tout cas. En 2015, l'été 2015, j'ai dit : « Oh, qu'est-ce qui se passe avec Peggy? » Son téléphone ne fonctionne plus. Je fais un Canada 411. Je mets son nom de famille et là, j'appelle chez sa mère. Et là, c'est elle qui me répond. Elle était chez sa mère. Et en tout cas à un téléphone, c'est fait qu'on s'est recontacté les deux. Les deux, on était libre. On n'a plus de conjoint. Alors après ça, on s'est rencontré souvent. Et on s'est mariés un an après.

Michael Petrou (01:17:17) :

En quelle année?

François F. Vigneault (01:17:19) :

En 2016. On s'est mariés. Le 27 août 2016 et Peggy aussi était militaire. Elle avait été quinze ans comme militaire aussi.

Michael Petrou (01:17:33) :

Des fois, quand on fait des entrevues avec les autres vétérans, ils nous disent que des fois c'est difficile de parler avec ses maris au sujet de la vie militaire, d'être un vétéran. Est-ce que c'est plus facile avec vous deux parce que vous deux sont vétérans, pensez-vous?

François F. Vigneault (01:17:59) :

Oui, énormément. Oui, parce qu'elle a connu son grand-père de la Première Guerre. Son père était militaire aussi et elle-même a été militaire. Alors, moi je suis très à l'aise parler avec elle. Elle m'a soutenu beaucoup dans les traitements, les derniers traitements que j'ai eus. Tout ça et là, j'ai pas de, comment dire, pas de problème à parler avec elle pour mon problème de PTSD tout ça. Non, c'est très—pas facile dans un sens, mais je suis à l'aise avec elle. Et elle me comprend.

François F. Vigneault (01:18:46) :

Tu sais, j'ai besoin d'expliquer des choses de base, elle comprend tout de suite de qu'est-ce que de quoi je parle. Que si j'avais été mariée avec une civile qui n'a aucune idée c'est quoi les militaires, sait pas la différence entre un caporal ou un général-là, ça l'aurait été une autre histoire. Mais non, je veux dire, non, je m'entends très, très, très bien avec Peggy.

Michael Petrou (01:19:06) :

Est-ce que vous pouvez parler de PTSD avec les autres vétérans aussi?

François F. Vigneault (01:19:10) :

Parler avec d'autres vétérans?

Michael Petrou (01:19:13) :
Oui.

François F. Vigneault (01:19:13) :
Oui, maintenant oui. Mais il y a plusieurs années, là, j'aurais pas été capable. J'étais pas capable. Puis je m'en souviens, j'avais parlé avec un gars, une connaissance. Et j'ai dit : « Là, je ne suis plus capable. » Mais maintenant, depuis que j'ai fait mes traitements—ça a pris plusieurs années pour vraiment que là je peux entre d'autres vétérans, je suis capable d'en parler.

Michael Petrou (01:19:41) :
Et avec les civils?

François F. Vigneault (01:19:42) :
Les civils, c'est plus dur. C'est beaucoup plus dur avec les civils parce que là c'est tout le concept militaire, c'est quoi? Là, c'est carrément il faut que j'explique la base avant de raconter mon histoire. C'est quoi les forces avant de pouvoir [...] Alors c'est très très dur.

François F. Vigneault (01:20:01) :
Même avec mes frères. Il y a une notion, une idée, mais tu sais, c'est je pense pas qu'ils comprennent ça. Et je sais que pour le PTSD tout ça, j'ai jamais parlé à ma mère parce que j'avais trop peur qu'elle se mette à repasser avec son cousin là du 22. Et mon père, lui je lui ai parlé. J'en ai parlé avec mon père et tout ça. Il était surpris et pas surpris.

Michael Petrou (01:20:34) :
Expliquez un peu plus.

François F. Vigneault (01:20:35) :
Dans le sens qu'il était surpris que j'ai déclaré qu'est-ce que j'avais, tout ça. Mais il n'était pas surpris par rapport à mon expérience que j'ai vécue au Soudan et d'autres choses. Je n'avais jamais parlé avant. Quand j'étais au Soudan, j'envoyais des cartes ou des courriels, en tout cas, à la maison. Mais j'en parlais pas des mauvais côtés. Alors pour ça que mon père était surpris, pas surpris de ça. Mais il m'a très bien compris. Il m'a supporté, soutenu dans ça.

Michael Petrou (01:21:12) :
Je me souviens que vous avez dit que votre mère a dit que, j'ai oublié qui, mais elle a dit que quelqu'un dans sa famille est retourné après la guerre et n'était pas la même, oui?

François F. Vigneault (01:21:27) :
Oui, c'est ça. Ça, c'est soldat Gaston Bruno dans le 22^e régiment et il avait fait la campagne d'Italie. Ma mère m'avait toujours conté que quand il est revenu de la guerre, il était pas la même personne. Il dit la guerre l'avait changé énormément, que même il s'était distancé de sa famille. Proche de ses frères et sœurs, tout ça.

François F. Vigneault (01:21:52) :
Et elle a dit que c'était vraiment la guerre l'avait affecté énormément et ma mère a toujours pensé à lui sur ça. Alors c'est pour ça que j'ai jamais parlé à ma mère sur ça. Et quand je suis allé

en Afghanistan en 2009, j'avais envoyé des cartes postales à mes frères, mes neveux et nièces et j'avais dit à mes frères : « Dites pas à maman que je suis allé en Afghanistan. » Parce que je sais pas comment elle aurait réagi. Mon père l'a su après, mais pas dans le temps que j'étais là.

Michael Petrou (01:22:33) :

Est-ce que parler à des étudiants ou les autres jeunes?

François F. Vigneault (01:22:36) :

J'ai fait des [...] c'est arrivé à deux occasions dans des écoles primaires pour la période avant le 11 novembre. J'avais fait des présentations.

Michael Petrou (01:22:51) :

Qu'est-ce que vous leurs dites?

François F. Vigneault (01:22:52) :

Évidemment, c'est avec l'âge, c'est adapté pour—alors j'ai juste conté la participation canadienne en général. Première Guerre, Deuxième Guerre, la guerre de Corée, la guerre d'Afghanistan. Mais sans donner de fait, détails. J'ai dit que j'ai été au Soudan, mais j'ai pas—je veux dire, j'ai fait de la patrouille. Observateurs militaires, mais sans—très, très, très simple. Rien de dramatique.

Michael Petrou (01:23:21) :

Est-ce que vous aimez faire les présentations comme ça?

François F. Vigneault (01:23:25) :

Oui, j'aime ça. Et je suis aussi membre du Club Richelieu à Orléans. Et chaque année au 11 novembre, je fais une présentation au groupe. Il y a des invités sur un thème militaire et cette année, j'ai parlé du soldat Laureat Vigneault qui a été tué à Hong Kong. Là, j'ai parlé de sa brève carrière et surtout toute la correspondance entre le quartier général à Ottawa et sa famille.

François F. Vigneault (01:23:53) :

Ça avait pris trois ans avant que la famille sache qu'il était décédé. Alors, il y a toutes les lettres de correspondance. J'expliquais toute l'évolution et tout ça. C'est, comment dire, comment la femme a réagi. On voyait dans les lettres qu'elle envoyait. Alors C'était assez spécial de voir ça.

Michael Petrou (01:24:18) :

Il s'appelle quoi encore?

François F. Vigneault (01:24:18) :

Spécial de voir [...]

Michael Petrou (01:24:19) :

Non, non, son nom?

François F. Vigneault (01:24:20) :

Laureat Vigneault.

Michael Petrou (01:24:22) :
Dans votre famille ou non?

Michael Petrou (01:24:24) :
Cousin de mon père.

Michael Petrou (01:24:26) :
Oh, il est l'homme que vous avez toutes les lettres?

François F. Vigneault (01:24:31) :
Non. Les lettres que j'ai ici, ça, c'est les cousins de ma mère. Ça, c'est le cousin de ma mère, ça, de Bruneau que j'ai les lettres. Non, j'ai aucune [...] tout ce que j'ai de soldat Laureat Vigneault qui est mort à Hong Kong, lui c'est son dossier militaire que j'ai fait venir des archives, archives et Bibliothèques Canada.

Michael Petrou (01:24:54) :
Vous êtes historiens vous-même <rire>.

François F. Vigneault (01:24:54) :
J'ai toute de côté de ma famille, j'ai essayé de tout trouver les Vigneault, comme j'ai mon frère qui était soldat au quatrième 22, il a fait juste trois mois dans l'armée. Mon frère plus vieux. Alors lui j'ai son dossier militaire. J'ai celui de mon père au complet. J'ai le mien évidemment, et celui de ma femme, celui du père à Peggy, qu'on attend de pouvoir avoir accès parce que ça prend 20 ans après la date de décès pour pouvoir avoir accès au dossier au complet.

Michael Petrou (01:25:26) :
Oui.

François F. Vigneault (01:25:27) :
Le dossier, le grand-père à Peggy. Alors J'ai tout ça. J'ai aussi, j'ai les deux autres soldats Vigneault qui sont morts un avec le 14^e bataillon, à la Première Guerre mondiale. J'ai aussi l'autre sergent Vigneault, qui lui il est mort, était dans l'Aviation royale canadienne durant la deuxième Guerre mondiale et qui est mort sur un vol d'entraînement à Harrogate en Angleterre. Et quand je suis allé en Angleterre en 2006, je suis allé faire un tour au cimetière Harrogate et j'ai été voir la pierre tombale.

Michael Petrou (01:26:04) :
Comment vous êtes-vous senti d'être là?

François F. Vigneault (01:26:07) :
Ça fait triste de voir ça que oui, de voir que tout lui, il était là, avec les autres membres de son équipage. Ils étaient tous alignés un à côté de l'autre [...] En tout cas moi j'ai trouvé ça triste de voir <soupir>, d'être mort bêtement comme ça, pour un vol d'entraînement.

François F. Vigneault (01:26:31) :
Et voir aussi, en tout cas, que le gars aurait pu faire d'autres choses dans la vie plus tard, après la

guerre. C'est dur à savoir. Mais c'est ça, ça l'a fait de quoi un peu. Et aussi. Le soldat lance Caporal Vigneault 14e [sp?] Bataillon. Lui son corps n'a jamais été retrouvé. Il y a son nom sur Menin Gate, à Ypres [Belgique]. Et ça aussi [...]

Michael Petrou (01:26:54) :
Vous étiez là aussi?

François F. Vigneault (01:26:55) :
J'ai été voir ça, oui.

Michael Petrou (01:26:59) :
Comment avez-vous trouvé ce voyage.

François F. Vigneault (01:27:02) :
À Ypres?

Michael Petrou (01:27:03) :
Oui,

François F. Vigneault (01:27:04) :
C'est vraiment spécial à voir. Il y a tous les cimetières autour de Ypres. J'en reviens pas de combien de morts pour une pointe de terre en Belgique et qu'ils gardaient. J'ai trouvé ça épouvantable. Côtés alliés que les Allemands, tout ça. En tout cas, je trouve ça terrible de voir tant de morts pour quoi.

Michael Petrou (01:27:32) :
Et l'homme qui est enterré à Harrogate s'appelle quoi?

François F. Vigneault (01:27:36) :
Lui, il était sergent Vigneault. Son petit nom, je m'en souviens plus de son prénom.

Michael Petrou (01:27:44) :
Mais il est mort où?

François F. Vigneault (01:27:48) :
En Angleterre.

Michael Petrou (01:27:49) :
Oui, oui, je sais. Mais il est enterré là, mais [...]

François F. Vigneault (01:27:52) :
Il est enterré là.

Michael Petrou (01:27:53) :
Il a été tué comment?

François F. Vigneault (01:27:57) :

Lui, c'est sur un vol d'entraînement à Harrogate. Il décolle et l'avion juste au décollage était plein d'essence, juste au décollage [lève les bras et les laisse retomber brusquement]. L'avion a percuté le sol et ils sont tous morts dans l'avion.

Michael Petrou (01:28:15) :

C'est arrivé souvent.

François F. Vigneault (01:28:16) :

Ouais. Et d'après l'enquête dans son dossier militaire, il y a une partie de l'enquête sur l'accident de l'avion. Ils disent que ça serait peut-être parce qu'ils ont utilisé le français dans l'avion, parce que six membres d'équipage sur sept étaient francophones. Il y avait un Anglais britannique dedans. Les autres étaient tous des Canadiens français. Et ils ont dû, peut-être à cause qu'il a utilisé le français que là le seul membre anglais a pas compris. Là, c'est juste des suppositions pour [...] Il n'y a rien de prouvé.

Michael Petrou (01:28:53) :

J'ai pas d'autres questions. Est-ce qu'il y a quelque chose d'autre que vous souhaitez ajouter?

François F. Vigneault (01:29:01) :

Il y avait juste un petit point qu'à la fin qu'on a parlé de 81, parce que j'avais parlé que mon deuxième incident de Grenade au Soudan. Mais la première, j'avais 17 ans et j'étais sur mon cours de soldat d'infanterie à Valcartier. Et là on était au champ de tir de Grenade. Le champ de Grenade, c'est des murs de trois pieds de hauteur et il y a une fenêtre où qu'on voit des blindés dans le mur, qu'on puisse observer l'explosion et tout ça.

François F. Vigneault (01:29:34) :

Alors là, c'était la première fois de ma vie avec les vraies grenades et tout ça. Et il faut dire aussi que j'ai oublié de dire, c'est qu'en 74, il y avait un des cadets qui s'était fait tuer par une grenade à Valcartier et mon frère était là, mais pas dans la baraque ou la grenade a sauté. Mais il était sur le camp et ça, j'ai toujours pensé un peu à cette histoire-là de l'incident de la Grenade de Valcartier, les cadets.

François F. Vigneault (01:30:02) :

Et qu'en 81, les vraies grenades, c'est pas des jouets-là. Et en tout cas, et en lançant ma première grenade. Je me baise, j'observe à la fenêtre, je vois l'explosion. Ok, mais là j'ai vu la puissance de la grenade quand ça explose. Et là, ma deuxième grenade, j'avais les mains tellement moites que la grenade, après avoir enlevé la pine, elle m'a glissé dans les mains, elle est tombée sur le mur comme dans les films à rouler. Elle est tombée l'autre côté.

François F. Vigneault (01:30:40) :

Mais moi j'étais comme un chevreuil avec un *flashlight*, une lampe de poche dans la face que là, l'adjudant, un vieux 22, il m'a pogné, il m'a fait baisser, il a dit : « La grenade est trop proche du mur. Attend un peu, la vitre peut péter. » Il fallait mettre la tête première sur le sable et attendre l'explosion. En tout cas, j'ai eu peur là.

François F. Vigneault (01:31:08) :

Et là, je m'en souviens, le major qui était en charge du chantier de Grenade m'a fait un petit discours sur la sécurité des grenades et tout ça. Mais j'étais jeune, innocent, j'avais carrément oublié cet incident-là après des années, jusqu'à temps que l'incident de 2006 au Soudan. Et là, ça m'a [...] j'ai repensé à la grenade. Alors c'est un autre incident dans ma carrière.

François F. Vigneault (01:31:36) :

Et le dernier incident, c'était au champ de tir à Farnham en octobre 83. J'étais nouvellement muté avec la 52^e compagnie médicale de Sherbrooke. On était à Farnham. J'étais en arrière avec les autres officiers et d'autres personnes, en arrière des tireurs.

François F. Vigneault (01:31:58) :

Et tout à coup, j'ai senti une affaire qui m'a frappé la jambe gauche, puis là après ça, ça a chauffé [...] là je me suis rendu compte qu'il y avait deux trous dans le pantalon. Et là il y a du sang. Et là, c'est ça, je m'avais fait tirer par un accident de tir. Un 9mm, la mitraillette C1 qu'on appelait en anglais *submachine gun SMG*. Encore un autre incident dans ma carrière. Mais, à part de ça, je. Je n'ai pas d'autres choses. Je veux juste dire que [lève les épaules].

Michael Petrou (01:32:45) :

Vous étiez très gentil. Merci pour l'entrevue et pour votre hospitalité. C'était sympa. Je suis reconnaissant, merci.

FIN DE LA TRANSCRIPTION